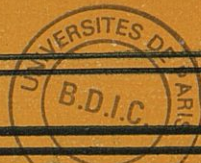


6<sup>e</sup> Année. — N° 248.

Le numéro : 40 centimes.



19 Juillet 1919.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Édité par  
**Le Matin**  
2. 4. 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*G. Lebocq*

Abonnement p<sup>r</sup> la France: 20fr.

Abonnement p<sup>r</sup> l'Etranger: 30fr.

Fop 54





## XVII

## LE DERNIER FEUILLET

(Suite)

La conversation de Remus et de la marraine s'animait un peu, cependant.

— Mon cher Sainfare, appela le chèvre-pieds, ayez donc l'obligeance de m'acheter, demain, l'*Eau profonde*, de Paul Bourget. Mon excellente amie, qui a bonne mémoire, nous y signale un raisonnement tout à fait intéressant sur le mélange du nécessaire et du fortuit dans notre destinée.

Sur un ton d'affectueuse moquerie, M<sup>me</sup> Bouton-Leroile observa :

— Mais, sceptique endurci, prenez garde que le Hasard selon Bourget, ça n'est point un dieu profane, mais la Providence elle-même, la Providence avec une majuscule.

— Mon amie, je ne me permettrai point d'en discuter, bien que le Hasard ne nous apparaisse pas toujours littéralement providentiel.

Pierre avait tiré son carnet et, tout en faisant mine de noter la recommandation qu'on lui avait faite, il épiait Hervine qui — providentiellement ou non — venait d'ouvrir l'album à son dernier feuillet. Elle eut un léger sursaut, qui échappa aux deux causeurs, encore très animés. Elle lisait sans hâte. Un petit froncement de sourcils décelait l'attention parfaite. La rose du teint s'aviva.

Combien suave ce frais visage penché sur ces huit versiculets qu'avait inspirés son irrésistible et si chaste séduction ! Pierre n'oubliera de sa vie l'incalculable minute pendant laquelle ce frais visage, s'étant relevé, tourna vers lui des yeux agrandis de surprise, mais sur lesquels, avec lenteur, s'abaissait la frange des cils, en signe de consentement.

Pierre en fut intimement transporté. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé pareille félicité. Par avance, il déplorait d'avoir à la conserver pour lui seul. Il s'en trouvait si riche qu'il l'eût voulu faire partager à quelqu'un.

Et, précisément, voici que M<sup>me</sup> Bouton-Leroile annonçait au chèvre-pieds qu'elle comptait sur la visite prochaine de Jean, son neveu.

— Je vais donc le revoir ! se dit Pierre. Ah ! je lui dirai tout !

Mais, presque aussitôt, sa félicité croula, à la pensée, soudaine et glaçante, que Jean Leroile, le cher Jean Leroile, était peut-être le fiancé auquel, naguère, le vieux Remus avait fait allusion !...

## XVIII

## LA CHAMBRE SUR LE PARC

Une nouvelle série de nuits blanches suivit.

Le travail agissait sur Pierre comme les vapeurs enivrantes sur les Aïssaoui. Il s'y procurait une sorte de délire propice aux plus malaisés exercices de la composition. Absorbé tout entier dans le déroulement pathétique des scènes de *Fannia*, il puisait dans sa souffrance personnelle des accents qui profitaient à son œuvre et l'amenaient à ces sommets que visent tous les poètes, mais à l'escalade desquels, le plus souvent, ils se brisent les reins.

A l'aube, écrasé de fatigue, il s'enfonçait dans son lit avec l'impression d'y sombrer. Au bout d'une heure, il était brusquement tiré de sa torpeur par cette plainte de détresse qu'il avait entendue, lors de son premier réveil au *Rébus*. Ce cauchemar, qui n'affectait que son ouïe, suscitait, néanmoins, une image insoutenable : à la vision du renard étrange la bestiole de la dune se substituait celle d'Hervine se débattant sous la serre d'un rapace humain et criant au secours.

Fiévreux et trempé, Pierre se retrouvait

Voir les nos 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246 et 247 du *Pays de France*.

debout, à quatre pas du lit, comme s'il eût bondi pour voler à l'aide de la pauvre enfant chérie...

Le cauchemar se répétant avec cette insistance obsédante, le jeune homme avait fini par lui consentir un caractère prophétique ; et, la folle du logis trottant, il se persuadait qu'Hervine était réellement menacée dans son existence par celui à qui, sans doute, des parents inconsients la destinaient.

Pour comprendre la crise que Pierre traversait, il ne faut oublier ni l'âge qu'il avait, ni, surtout, les tendances à l'hyperbole qu'il tenait d'un tempérament artiste en pleine fougue.

Si vous êtes de ce « parti prosaïque » dont parlait si dédaigneusement Stendhal, vous estimerez ridicule une manière d'être et de sentir qui ne se recommande en rien de la réalité terre à terre ; et vous n'admettez pas qu'à cette époque Pierre se mouvait dans une sphère où l'œil n'est sollicité par aucune ligne arrêtée, par aucun contour établi. Dans cette région, le présumé fiancé prêté à Hervine par Remus n'avait point de forme concrète et n'était encore, pour Pierre, qu'une espèce de fantôme inconsistant. Mais, ce fantôme, le cauchemar des dernières nuits l'avait, peu à peu, précisé ; et, maintenant, Pierre qui se le représentait, le haïssait tout comme s'il l'eût connu...



Réflexion faite, ce rapace humain, puisque rapace, ce ne pouvait être Jean. Pierre savait bien qu'il lui serait tout à fait impossible d'éprouver de la haine pour Jean, quand bien même celui-ci, tout à coup, prendrait, à son encontre, posture de rival. D'ailleurs, Jean n'était-il pas en tous points beaucoup plus digne d'Hervine que lui, Pierre ? Et Pierre songea qu'il lui serait presque doux de céder Hervine, si ce devait être à Jean. Puisque l'amitié trouve son Rubicon dans le sacrifice, quel plus beau sacrifice pourrait-il faire à son ami ?

Il y avait tant de noblesse en puissance dans cette perspective que Pierre se sentait déjà prêt à la redoutable épreuve et, même, la convoitait !

Soyez convaincus que le Hasard est toujours aux aguets, qu'il n'est point de vœu qu'il ne s'ingénie à combler, pour peu que sa malice y doive trouver son compte.

Ce matin-là, Jean Leroile se promenait avec Hervine dans le parc de Curebourg.

La chambre que Pierre occupait chez Remus Lacancat s'ouvrait sur ce parc ; et ce fut très exactement à l'instant où Pierre les unissait si héroïquement dans sa pensée que Jean et Hervine passèrent sous sa fenêtre !

En les apercevant, Pierre aurait pu dire, comme le prisonnier de la *Barberine* de Musset : « Il faut convenir que tout ce qui m'arrive a quelque chose de si bizarre que cela semble presque surnaturel. »

Le choc fut plus rude qu'il ne s'y attendait. Suspendue au bras de Jean, Hervine sautillait comme une chevette et pépiait comme un oiseau. Le sosie de Balzac inclinait vers cette frêle grâce un profil amusé.

Le couple se perdit dans l'allée des érables. Le soleil rayonnait sur tout. Une allégresse était dans tout. Sur l'eau du bassin, des canards chinois s'ébattaient espièglement.

Cependant, un voile noir descendait sur Pierre, qu'une tristesse affreuse envahissait.

C'était donc vrai ? C'en était donc fait ? Jean et Hervine s'aimaient !... Malgré l'apparence, Pierre ne se résignait pas à le croire. Et, à présent, il se sentait lâche devant l'obligation du renoncement...

L'après-midi, de sa chambre, Pierre entendit la voix nette de Jean résonner en bas, chez le chèvre-pieds. Cédant à une curiosité malsaine, il descendit à pas de voleur et s'en fut écouter à la porte derrière laquelle s'échangeaient des propos qu'il souhaitait connaître.

Jamais jusqu'alors le dernier-né des Légerot ne s'était risqué à se faire surprendre dans une attitude aussi basse. Ses ascendants lui avaient transmis leur rude loyauté, laquelle, à mesure qu'il avait grandi, s'était affinée en lui d'avantage. La veille encore, il eût souffleté quiconque lui eût prédit qu'il lui arriverait d'abaisser son oreille au niveau d'une serrure.

L'amour, qui suscite, à l'occasion, des gestes admirables, en peut, tout aussi bien, susciter de dégradants. Mais, dans l'occurrence, Pierre n'était pas plus responsable que s'il eût agi dans un accès de somnambulisme ; sa conscience momentanément abolie, il avait perdu le contrôle de lui-même. Bref, cette avilissante démarche, il l'avait faite à son corps défendant et comme pour obéir à l'un de ces ordres inéluctables que l'on reçoit dans l'hypnose...

— Jamais je ne l'aurais imaginée si charmante ! disait Jean.

— Parbleu ! ripostait Lacancat. Et je gagerais, mon cher, que, de son côté, elle vous a trouvé égal, sinon supérieur, à la réputation qu'on lui avait faite de vous.

— Oh ! mon vieil ami, quant à ça...

— Allons, point de façons ! Votre pouvoir de sympathie n'est pas niable, que diantre ! Je l'ai éprouvé, comme bien d'autres, sans doute : vous paraissez, on est conquis !

— Ah ! dit Jean, après un silence, si cela pouvait être !

Et il dit cela avec une ferveur qui ne lui était point coutumière.

En rentrant chez lui, Pierre fut consterné de voir dans une glace le visage bouleversé qu'il avait. C'est que la certitude qu'il venait d'acquiescer si honteusement le ravageait à cette heure. Certes, elle passait l'appréhension qu'il en avait eue. Nul doute ne subsistait.

Hélas ! oui, c'était vrai ! Hélas ! oui, c'en était fait ! Hélas ! trois fois hélas ! Jean et Hervine s'aimaient ! Cela n'était que trop assuré.

La minute d'après, Jean pénétrait dans la chambre, et Pierre se jetait dans ses bras.

Il y a des choses inexplicables et desquelles il est, par suite, oiseux de tenter l'analyse. Pierre lui-même n'essayait pas de comprendre pourquoi il avait accueilli Jean avec la même ouverture de cœur que si rien n'était survenu entre eux. Il n'y songeait même pas. Jean était là, devant lui, et de cette présence émanait un réconfort renouvelé.

— Te voici donc ! Te voici donc ! répétait-il.

Et le sang, plus actif, recolorait son visage.

— Oui, me voici, cher Pierre, répondit Jean.

Il s'assit, puis ajouta, grave, tout à coup :

— Et tu sauras pourquoi.

— Non, non, laissons cela ! cria Pierre, impulsivement.

Jean ne sembla point frappé par la singularité du ton.

— Avant tout, déclara-t-il, lis-moi ta pièce. C'est plus urgent que tout le reste.

Sans objection, Pierre obtempéra.

Le premier acte terminé, Jean demanda :

— Si tu n'es pas fatigué, passe au second.

Un intérêt passionné le tendait tout entier vers la suite. Il ne toléra pas non plus d'entr'acte du deux au trois. Au dernier vers, il frémissait littéralement d'enthousiasme.

— Vite, vite, dit-il, du papier, de la gomme arabique, une plume, de l'encre !

Et du manuscrit, prestement, il faisait un rouleau, sur l'enveloppe duquel il écrivait :

Monsieur DESMARQUÉBEAUX,  
Directeur du Théâtre national de l'Odéon. — Paris.  
(Envoi de Pierre SAINFARE,  
Rue du Parc, à Curebourg.)

(A suivre.)



# URODONAL

et la Goutte

## L'OPINION MEDICALE :

« Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'Urodonal n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchicine et de la colchidine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée. »

D. P. MOREL,

Médecin-major de 1<sup>re</sup> classe en retraite, ancien Médecin des hôpitaux de la marine et des colonies.



N. B. — Etabliss<sup>ts</sup> Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fr. 8 fr.; les 3 flacs., fr. 23.25.

Communications :  
Académie de Médecine  
(10 novembre 1908).  
Académie des Sciences  
(14 déc. 1908).

**Gravelle  
Calculs  
Aigreurs  
Rhumatismes  
Névralgies  
Artério-  
Sclérose**

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

**L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.**

# JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Éponge et nettoie l'intestin,  
Évite l'Appendicite et l'Entérite.

Guérit les Hémorroïdes,  
Empêche l'excès d'embonpoint.

Pour rester en bonne santé prenez chaque soir un comprimé de **JUBOL**

VOILÀ LE PETIT  
RAMONEUR  
DE L'INTESTIN...



Communications à l'Académie des sciences  
(28 juin 1909);

à l'Académie de médecine  
(21 décembre 1909).

**Constipation  
Entérite  
Étourdissements  
Hémorroïdes  
Dyspepsie  
Migraines**

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte, fr. 5 fr. 80. Carte intégrale (4 boîtes), 22 fr. Env. sur le front. Pas d'envoi contre remboursement.

## L'OPINION MEDICALE :

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paresseux par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse; s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

D. BRÉMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

# FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication :  
Académie de Médecine  
(13 juin 1916).



Spécifique des maladies de la femme

Arrête les hémorragies,  
Supprime les vapeurs,  
Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fr. 11 fr.; fl. d'essai, fr. 3.30.

# Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Guérit vite et radicalement  
Supprime les douleurs de la miction  
Évite toute complication

Communication à l'Académie de médecine du 3 décembre 1912.



Noyaux des Globules Gonocoques  
Globules blancs blancs  
Goutte de pus vue au microscope.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 francs. Aucun envoi contre remboursement.

# VAMIANINE

Dépuratif intense du sang, non toxique

**Avarie, Tabes, Maladies de la Peau**

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.

Vamianine juggle l'avarie et en empêche toutes les manifestations.



# GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Etabliss<sup>ts</sup> Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fr. 5 fr. 30; les 4, fr. 20 fr.; la grande boîte, fr. 7 fr. 20; les 3, fr. 20 francs.

Sauvée grâce à la GYRALDOSE



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.



**NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!**

**EXIGEZ**

**Le Knoipp**

**Moins cher que le café. Économise le sucre**

*Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde*

**Refusez les imitations !**

**Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)**  
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

Pour toutes les familles françaises  
Pour tous les touristes des champs de bataille

## Précis de la Grande Guerre

Commandant BOUVIER de LAMOTTE  
*Brevet d'Etat-Major*

Un volume de la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre. **4 fr.**

Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER de LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du Pays de France, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

En vente sur demande chez tous les dépositaires du PAYS DE FRANCE

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste  
à Bibliothèque du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard  
Poissonnière, Paris.

## CARTE

DE LA

## Nouvelle Allemagne

D'après les préliminaires du 7 mai 1919

Éditée par "LE MATIN"

Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du "Matin" et du "Pays de France", a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50x65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

**Prix : 0 fr. 60** Franco contre demande accompagnée  
... de 0 fr. 75 en timbres-poste

En vente dans le hall, 6, boulevard Poissonnière, et sur demande chez tous les dépositaires du MATIN et du PAYS DE FRANCE, en France et à l'étranger.



# LE PAYS DE FRANCE

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 5 au 12 Juillet



PENDANT que Paris s'apprêtait à fêter dans l'enthousiasme nos soldats victorieux, l'Assemblée nationale de Weimar ratifiait, le 9 juillet, par 208 voix contre 115, le traité de paix dans sa teneur avec les conventions annexes. L'Allemagne est donc en paix avec les alliés, notification du vote de Weimar ayant été aussitôt faite au président de la Conférence. C'est pour arriver au plus vite à la levée du blocus que l'Allemagne, par ses représentants élus, a accepté les conditions de paix.

Pour que le traité ait toute sa valeur il faut que trois puissances de l'Entente l'aient ratifié. Le Parlement anglais s'est déjà prononcé favorablement. Au Parlement français, la commission nommée par la Chambre a déjà entendu des rapports verbaux de quelques-uns de ses rapporteurs notamment sur les clauses militaires imposées à l'Allemagne, sur la Ligue des Nations, sur les questions relatives au Maroc, à l'Égypte et à la Chine. Le Sénat américain avait manifesté des velléités assez vives d'opposition mais il semble qu'une évolution se soit produite. D'ailleurs les manifestations chaleureuses qui ont accueilli, le 8 juillet, le président Wilson à son retour à New-York sont significatives : une foule énorme l'attendait à son arrivée. Le président se rendit aussitôt au Carnegie hall où une réception était donnée en son honneur. Dans l'allocution qu'il prononça, il dit notamment : « La paix conclue à Paris est une paix juste, qui, si elle peut être préservée, sauvera le monde d'une effusion de sang inutile ».

La question du jugement de l'ex-empereur continue à passionner l'opinion publique en Angleterre. Les journaux proposent diverses solutions : les uns demandent que Guillaume II soit enfermé à la Tour de Londres ; d'autres, au contraire, ne voudraient pas qu'on lui fit ainsi une espèce d'auréole de martyr.

En Allemagne, tout le monde veut se substituer au kaiser : après Bethman-Hollweg, c'est Hindenburg qui réclame toute la responsabilité de la conduite de la guerre ; le prince Eitel-Friedrich, second fils de Guillaume, et ses quatre plus jeunes frères ont écrit au roi d'Angleterre pour demander à être jugés à la place de leur père : le prince de Lippe s'est associé à cette requête.

Les journaux anglais ont publié une liste des principales personnalités allemandes qui devront également répondre devant la justice des crimes commis pendant la guerre.

La paix avec l'Autriche ne tardera pas beaucoup à être signée. Le Comité des Cinq a continué à étudier les clauses du traité ; les questions financières ont soulevé quelques difficultés notamment en ce qui concerne la participation des États qui faisaient partie de la monarchie dualiste aux charges de la dette autrichienne.

Les délégués autrichiens, qui attendaient toujours à Saint-Germain les décisions des alliés, avaient un délai de quinze jours pour examiner les conditions qui étaient faites à l'Autriche.

M. Tittoni, le nouveau ministre des affaires étrangères d'Italie, était venu à Paris prendre sa place à la tête de la délégation italienne ; après de nombreux entretiens, il est reparti pour Rome emportant l'ensemble des propositions arrêtées par le Comité des Cinq en ce qui concerne les revendications de l'Italie. Le gouvernement italien, avant de se prononcer, les a soumises aux divers partis politiques du Parlement.

Il aura aussi à se préoccuper de quelques manifestations de mauvaise humeur de la presse italienne contre la France. Ces attaques injustifiées, que M. Nitti, président du conseil des ministres, a désavouées en proclamant que la fraternité de la France et de l'Italie ne devait pas être atteinte, n'ont pas été étrangères aux incidents regrettables qui se sont passés à Fiume les 5 et 6 juillet. Des troupes françaises sont chargées d'assurer dans cette ville le service de la base par laquelle la France est en communication avec les armées d'Orient. Des individus en civil attaquèrent le poste français qui gardait les magasins et tirèrent des coups de feu contre nos soldats ; le poste fit usage de ses armes. L'agression se généralisa alors et des marins italiens y prirent part.

La police italienne s'employa à rétablir le calme ; elle y réussit et le lendemain aucun incident nouveau ne se produisit.

Le Conseil suprême interallié, avisé de ces faits, a décidé de faire procéder à une enquête par une commission composée de quatre généraux : le général Naulin pour la France, le major-général Summerall pour les États-Unis, le major-général Watts pour l'Angleterre et un général désigné par l'Italie.

Le problème de la vie chère semble devoir prendre le pas dans les préoccupations de notre gouvernement. Au cours d'un récent conseil le président de la République a signé des décrets supprimant la presque totalité des prohibitions d'importation, ne les laissant subsister que pour une dizaine d'articles. Des conférences ont eu lieu, des mesures diverses ont

été proposées : qu'adviendra-t-il de tout cela ? La population attend avec impatience des résultats.

Les grèves des métallurgistes et des mineurs ont pris fin. La C. G. T. a organisé pour le 21 juillet une grève générale de vingt-quatre heures pour protester contre la vie chère, la lenteur de la démobilisation, l'intervention en Russie et le retard dans le vote de l'amnistie.

La vie chère a provoqué de graves désordres en Italie. Dans nombre de villes la population a démolé les marchés et les magasins. A Milan une société coopérative a eu plus de vingt débits saccagés ; de nombreux magasins ont été littéralement vidés ; la municipalité socialiste a imposé une baisse générale des prix avec une réduction moyenne de 40 %. A Turin, à Gênes, à Florence, à Rome, à Naples, des échauffourées se sont produites ; la troupe a dû faire usage de ses armes ; il y a eu des morts et des blessés.

L'agitation s'est propagée du nord au sud de l'Italie jusqu'en Sicile, elle a gagné les petites villes et les bourgades. Les autorités ont pris immédiatement des mesures énergiques pour faire baisser le prix des denrées et pour rétablir l'ordre.

Le 9 juillet on annonçait que le calme était revenu dans les principales villes et notamment en Romagne où avait été donné le signal du mouvement contre la vie chère. Des anarchistes qui voulaient profiter de ces désordres ont été arrêtés à Rome et dans plusieurs villes.

Toutefois de nouveaux incidents se sont produits à Rome dans le quartier des Prati, à Turin, à Pérouse, à Vicence.

De Russie peu de nouvelles : la pression des armées bolchevistes contre les forces de l'amiral Koltchak a continué dans la région de Ferg. Par contre l'armée de Denikine a remporté de nouveaux succès dans le sud de la Russie : le 8 juillet, on annonçait qu'elle s'était emparée de Balachoff où elle avait pris 70 canons et un important matériel. Sur le front de Kharkoff elle avait avancé de 40 milles au delà de cette ville. Sur la côte Mourmane, les troupes du général Maynard ont enlevé le village de Kapeselva, forte position occupée par les bolcheviks. Mitau et Riga ont été évacuées par les troupes allemandes.

En présence de l'émotion considérable qui se manifeste dans les régions libérées contre l'inertie des pouvoirs publics, le *Matin* a eu l'heureuse idée d'organiser pour le mois de septembre « les États généraux des régions dévastées ». Tous les représentants de ces malheureuses contrées ont adhéré à cette initiative. Le gouvernement n'a pas voulu être en reste et M. Clemenceau, accompagné de MM. Lebrun et Loucheur, ministres intéressés, a fait, le 6 juillet, une visite rapide dans l'Aisne : il est allé à Saint-Quentin, à Roubay, à Flavy-le-Martel, à La Fère, à Chauny, à Coucy-le-Château, à Soissons, à Oulchy et à Braisnes.

La réforme électorale est définitivement acquise : après une intervention éloquentes de M. Briand, la Chambre a adopté tel quel le projet modifié par le Sénat. Le scrutin d'arrondissement a vécu : les prochaines élections législatives se feront au scrutin de liste ; il n'y aura qu'un seul tour, une adaptation de la proportionnelle permettant de proclamer élus les candidats qui n'auront pas obtenu la majorité absolue des suffrages.



M. TITTONI

Ministre des affaires étrangères  
et délégué d'Italie à la Conférence de la Paix.

## NOTRE COUVERTURE

### LE GÉNÉRAL LEBOCQ

Lors des fêtes inoubliables du retour de Metz à la mère-patrie en décembre dernier, ce fut la 39<sup>e</sup> division, sous le commandement du général Lebocq, qui défila devant le président de la République et les membres du gouvernement. Chef et soldats avaient bien mérité cet honneur.

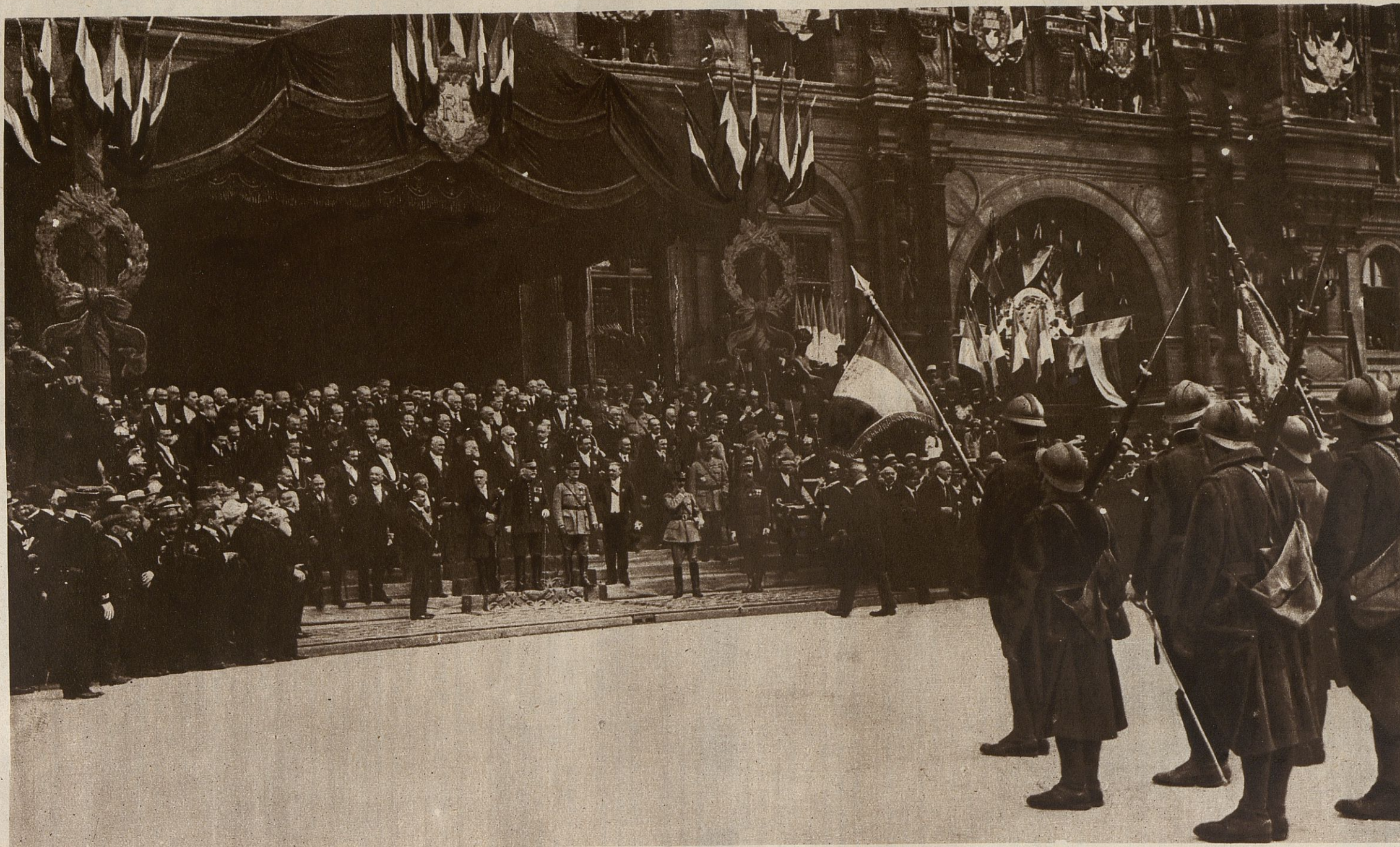
Le général Lebocq est né le 29 décembre 1861 à Paris. Sorti de Saint-Cyr en 1883 comme sous-lieutenant au 11<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, chef de bataillon en 1903, colonel en 1913, il fut mis dès les premiers mois de la guerre à la tête de la 73<sup>e</sup> division de réserve avec le grade de général de brigade à titre temporaire. Au mois d'octobre 1914 il fut confirmé dans ce grade à titre définitif. Le 20 décembre 1917, il était promu général de division.

Le 2 mai 1915 il avait été cité à l'ordre de l'armée. Le 1<sup>er</sup> août 1917 il était nommé commandeur de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Officier général d'une haute valeur morale, d'une énergie et d'une ténacité hors de pair. Chargé d'une opération offensive dans un secteur particulièrement difficile, l'a préparée avec un soin minutieux et une telle précision dans le maniement de son artillerie que ses troupes, animées du plus bel entrain, enlevèrent d'un même élan les lignes allemandes successives sur un front de 2.500 mètres de largeur et 1.000 mètres de profondeur, tuant 500 prisonniers (17 juillet 1917). Blessé au cours de la campagne, »



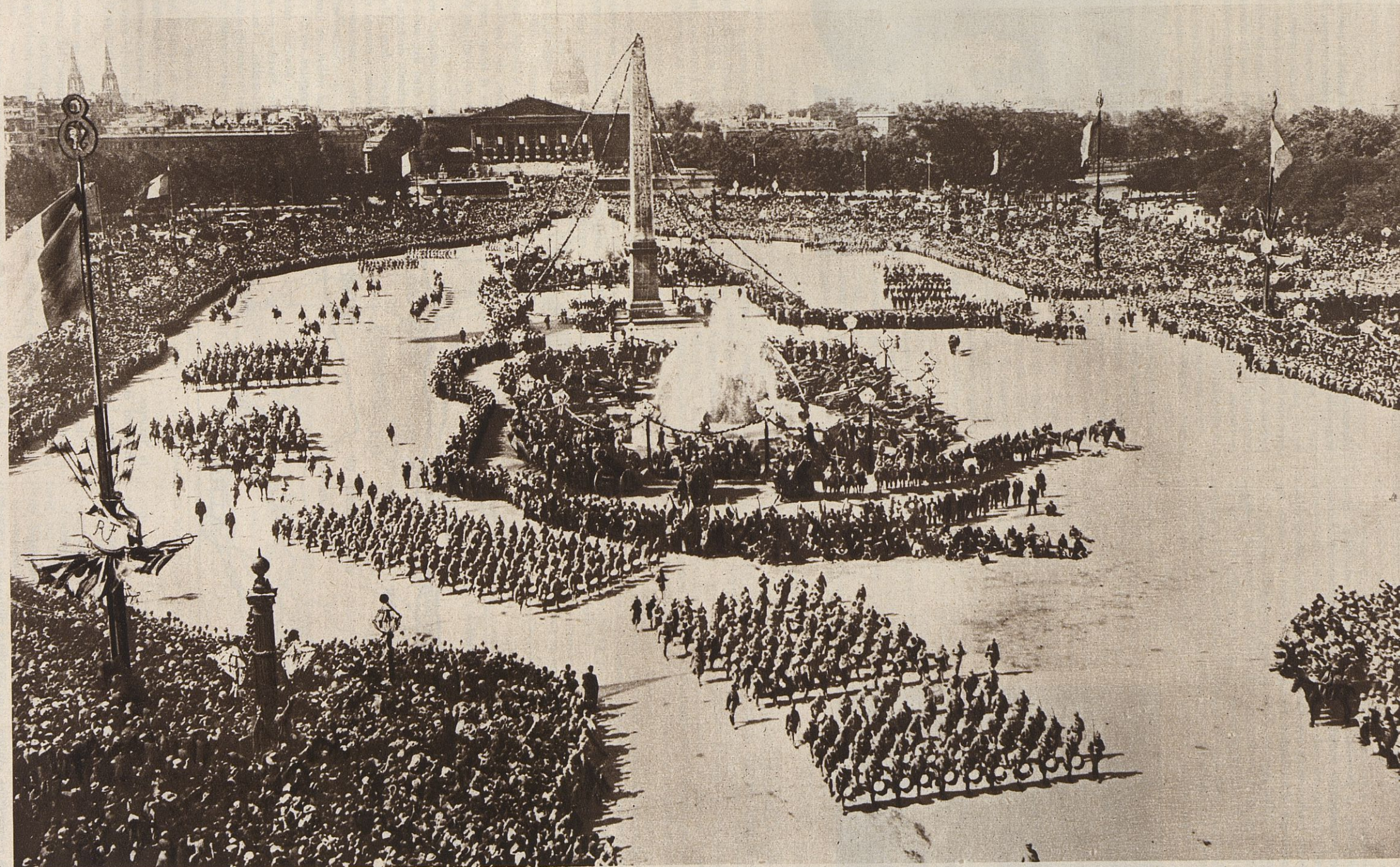
## LES MARÉCHAUX DE FRANCE REÇUS A L'HOTEL DE VILLE



*Avant d'acclamer nos soldats Paris a voulu reter les chefs qui les ont conduits à la victoire : la veille du 14 juillet, les maréchaux Joffre, Foch et Pétain ont été reçus à l'Hôtel de Ville où, au nom de Paris, le président du conseil municipal leur remit à chacun une épée d'honneur. La cérémonie eut lieu sur une estrade placée devant le palais municipal : le président de la République y assistait ; on le voit sur cette photographie ayant à sa gauche les maréchaux Joffre et Pétain ; le maréchal Foch est au-dessous. Une foule énorme fit une ovation aux trois grands chefs et aux délégations des régiments dont les drapeaux venaient de recevoir la fourragère des mains du président de la République*



## LE DÉFILÉ DES TROUPES SUR LA PLACE DE LA CONCORDE



Accompagnés d'un tonnerre d'acclamations, couverts de fleurs que les spectateurs leur jettent, les poilus, après avoir passé sous l'Arc de Triomphe ont descendu l'avenue des Champs-Élysées ; le spectacle est incomparable ; la place magnifique par ses proportions et les monuments qui l'entourent a reçu une décoration rouge et or d'un effet harmonieux ; les enfants des écoles massés sur les terrasses des Tuileries ; sur les terre-pleins, des mutilés, des étudiants, des boys-scouts ; les toits, les fenêtres, les balcons sont noirs de monde et lorsque nos soldats apparaissent c'est une ovation formidable qui monte de toute cette foule.



# LE DECLANCHEMENT DE LA VICTOIRE

15-22 JUILLET 1918

L'ANNÉE dernière, à pareille époque, la France, angoissée mais confiante, attendait la dernière grande bataille qui devait terminer la guerre.

On sentait que l'effort tenté par nos ennemis allait être considérable puisqu'il avait pour but d'arracher à tout prix la victoire à la suite de laquelle l'Allemagne allait pouvoir dicter la paix au monde.

Dans les premiers jours du mois de juillet 1918 les serres de l'aigle germanique menaçaient la capitale française, l'une par la vallée de l'Oise et la trouée de Picardie, l'autre par les vallées de l'Ourcq et de la Marne.

Les Allemands, qui voulaient arriver à Paris, ne pouvaient poursuivre la bataille qu'en faisant tomber Verdun et qu'en ouvrant les routes des champs catalaniques pour le choc final des armées impériales.



Général FAYOLLE

Dans ce but, Ludendorff avait conçu un plan grandiose pour le kronprinz, l'homme à « la guerre fraîche et joyeuse » qui par la puissance des moyens d'action de nos ennemis, le nombre et la valeur des divisions lancées dans la lutte dépassait tout ce qu'on avait imaginé jusqu'ici.

L'attaque allait se faire sur un front de 90 kilomètres. Il s'agissait : 1° de boucler Verdun par une marche nord-sud sur Revigny, par Saint-Menehould et la vallée de l'Aisne, et d'attendre Châlons par la vallée de la Suippe ; 2° de s'emparer d'Épernay et de Montmirail en franchissant ou en longeant la Marne, en tournant la montagne de Reims, après

avoir cueilli la ville de Reims en passant. L'ordre était donné d'exploiter ce succès avec la dernière vigueur, de poursuivre la marche triomphale en brisant et en détruisant tout. Les objectifs dont nous venons de parler devaient être atteints dès le second jour de l'attaque.

Le kronprinz avait sous ses ordres :

Les généraux von Boehm (VII<sup>e</sup> armée) de Bligny à Longpont ; von Mudra (II<sup>e</sup> armée) de Bligny à Prunay ; von Eiden (III<sup>e</sup> armée) à l'est de Reims.

Les divisions d'assaut qui allaient combattre sous les yeux de l'héritier du trône avaient été choisies parmi les plus vaillantes de l'empire. C'étaient, sur le front de Champagne, les divisions de la garde, de chasseurs, les meilleures divisions bavaroises ; sur la montagne de Reims, la garde et les chasseurs encore, et les divisions les plus réputées de l'Allemagne. Au total 25 divisions à l'est de Reims, 30 environ au sud-ouest, qui allaient se ruer sur les armées Gouraud et Berthelot faisant partie du groupe d'armées du général Maistre.

**L'attaque allemande est brisée.** — Nulle attaque n'avait été préparée avec plus de soin. Les Allemands, depuis un mois, avaient fait avancer sur la ligne de bataille un matériel d'artillerie formidable, des équipages de ponts pour traverser la Marne, des munitions en quantité considérable. Ils avaient « chauffé à blanc » le patriotisme des troupes qui étaient sûres du succès, et jamais échec ne fut plus complet.

L'heure de l'attaque était fixée au 15 juillet à l'aube.

Dès minuit toute l'artillerie se mit à tonner avec large emploi d'obus toxiques. C'est un roulement continu pendant quatre heures : les éclairs des pièces illuminent le ciel. Paris en voit les lueurs et Châlons voit tomber dans ses murs des obus de gros calibre. La plus formidable bataille était commencée.

Sur la Marne, une épaisse fumée s'élève derrière laquelle les pionniers allemands jettent des ponts sur la rivière entre Gland et Mareuil-le-Port sur une distance d'environ 25 kilomètres.

A 4 h. 45, l'infanterie allemande, chaque division échelonnée en profondeur sur un front de 2.500 à 3.000 mètres, à deux régiments en première ligne, un régiment en soutien ; une ou deux divisions de soutien suivent la division de choc.

L'ennemi a pu cependant prendre pied sur la rive gauche de la

Marne en utilisant les ponts et passerelles ménagées pendant la nuit sur le fleuve, les barques et les pontons manœuvrés par des câbles d'acier d'une rive à l'autre, au prix de lourdes pertes. Mais, dès le premier jour, son succès paraît précaire. En effet, le 15 au matin, les troupes américaines, avec une lougue admirable, contre-attaquent dans la région de Fossey et forcent à repasser la rivière. Les attaques des Allemands dans la vallée en direction d'Épernay sont arrêtées devant Mareuil-le-Port : sur la montagne de Reims, Français et Italiens empêchent l'avance foudroyante escomptée par nos ennemis.

En présence de gains aussi médiocres le kronprinz impérial est décontenance. Il n'en pousse pas moins ses troupes à la conquête d'autres villes et villages : il s'efforce d'élargir sa tête de pont au sud de Dormans.

Dans la poche de 5 kilomètres à peine qu'il a creusée au sud de la rivière, de Mézy à Euilly en passant par Saint-Aignan, la Chapelle-Monthodon et Comblizy, il n'arrive même pas à maintenir son avance du premier jour. Il est arrêté devant Boursault : la montagne de Reims n'est pas entamée. C'est un insuccès pour les Allemands. L'attaque s'effrite pour bientôt expirer.

A l'est de Reims, sur les 50 kilomètres qui s'étendent de la Pompelle au mont Tête, des monts de Champagne aux lisières de la forêt d'Argonne, l'échec allemand est absolu et du premier coup définitif.

On connaît la tactique du général Gouraud. Reporter à deux kilomètres en arrière de nos premières positions notre véritable position de combat et arrêter l'ennemi là où « le chef l'avait voulu ». Notre ligne était ainsi jalonnée : Prunay, lisière sud des bois au nord de la chaussée Romaine jusqu'à la Suippe, région au nord de Souain et de Perthes-les-Hurlus. Coup dur pour l'ennemi, belle journée pour la France », disait le général Gouraud à ses vaillantes troupes le lendemain de la bataille.

## DEUXIÈME VICTOIRE DE LA MARNE

Et pendant ces dures batailles où les vagues allemandes se brisaient les unes après les autres contre la ténacité et l'héroïsme de nos soldats, on préparait avec soin, dans le plus grand secret, une attaque de grand style destinée à bouleverser les projets de l'ennemi sur le flanc ouest de la poche de l'Aisne.

Dès le 13 juillet, le général Pétain, d'accord avec le général Foch, avait accumulé dans la forêt de Villers-Cotteret des troupes, de l'artillerie, des chars d'assaut prêts à s'élancer en avant au premier signal.

Depuis quinze jours l'ennemi était fixé sur cette zone du champ de bataille. Nos troupes, dans d'heureux combats, s'étaient emparées de Laversine le 28 juin, de Saint-Pierre-Aigle le 2 juillet, de Corcy et de Longpont le 11 ; le 13, elles avaient même franchi la Savières au sud de cette localité. Tous les débouchés favorables à notre attaque étaient entre nos mains.

De l'Aisne à la Marne, par le ravin d'Ambleny, Cutry, Chavigny,

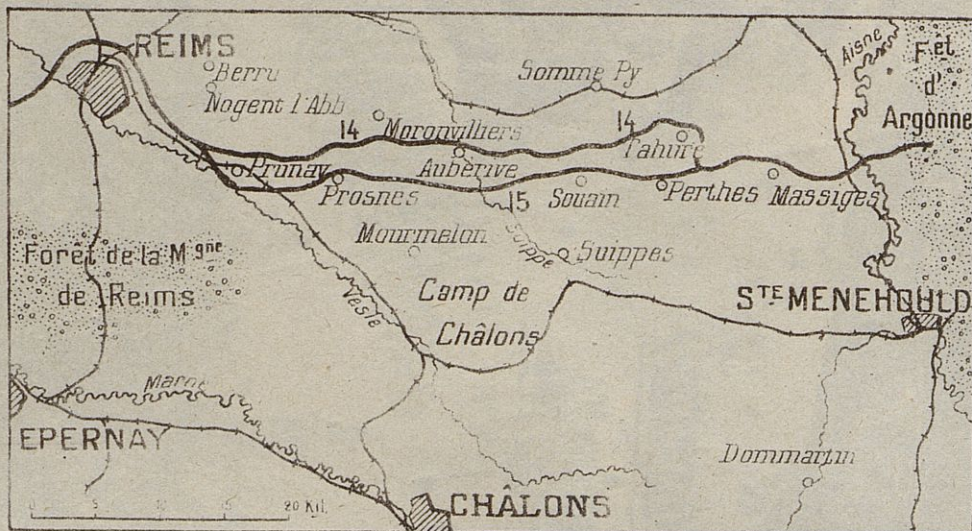
la Savières, Troësnes, Dammard, Bouresches et Château-Thierry, le front allemand était tenu par une partie de l'armée von Boehm et le gros de l'armée Eben formant un total de 11 divisions auxquelles il faut ajouter 4 ou 5 divisions placées en arrière et constituant une réserve.

Le général Fayolle, le vainqueur de la Somme en 1916, le sauveur d'Amiens en 1918, ayant sous ses ordres le général Mangin, 10<sup>e</sup> armée, et le général Degoutte, 6<sup>e</sup> armée, était chargé de la direction de la bataille qui allait se livrer sur le même terrain des batailles de l'Ourcq et de la Marne en 1914.

Le 18 juillet, à 4 h. 30 du matin, l'attaque française se déclanche sans préparation d'artillerie sur un front de 45 kilomètres. Des centaines de chars d'assaut bondissent en avant des 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées encadrés par des



Général GOURAUD



L'OFFENSIVE ALLEMANDE EN CHAMPAGNE : 15 JUILLET 1918.



vagues d'assaut de l'infanterie française qui sont protégées par un barrage roulant. La surprise de l'ennemi fut complète : des fuyards éperdus courent la plaine, les fermes, les bois, les nids de résistance tombent les uns après les autres, laissant entre nos mains des centaines de prisonniers. Au nord de l'Ourcq, l'armée Mangin progresse irrésistiblement : nos alliés les Américains sont supérieurs d'entrain et de courage. Une avance moyenne de 7 kilomètres est réalisée à la fin de la journée et, quand la nuit vient, la gauche de la 10<sup>e</sup> armée dépasse Pernant, Missy-aux-Bois et s'avance sur le plateau au sud-ouest de Soissons jusqu'à moins de 3 kilomètres de cette ville. Son centre débordé Chaudun, Vierzy et Villers-Hélon. Sa droite, partie de la Savières, fait un bond de deux kilomètres et s'établit de Villers-Hélon à Noroy-sur-Ourcq.

L'armée Degoutte, au sud de l'Ourcq, réalise une avance de 5 kilomètres et arrive jusqu'à l'est de Marizy-Saint-Mard, Courchamps et Belleau où elle se raccorde avec l'ancien front devant Château-Thierry. L'ennemi, au centre, cherche désespérément à enrayer notre avance. Vierzy repris par lui nous est rendu par une contre-attaque à la tombée du jour. Cette brillante journée nous a valu la reprise de plus de vingt villages, ainsi que la capture de plusieurs milliers de prisonniers et d'un important butin.



Général MANGIN

Nos troupes couchent sur le champ de bataille, la victoire leur sourit, l'espoir gagne tous les cœurs, tandis que dans le camp ennemi règnent l'inquiétude et la crainte.

**Journée du 19 juillet.** — A 4 heures du matin la bataille s'allume de nouveau. L'artillerie tonne, les chars d'assaut se mettent en mouvement, le vacarme de la lutte est épouvantable. Les Allemands ont fait venir pendant la nuit des renforts qu'ils lancent dans la journée. En avant de Soissons ils opposent une résistance acharnée et progressent même légèrement sur la route de Soissons à Villers-Cotterets jusqu'à l'est de Soissons.

Mais, partout ailleurs, notre avance se poursuit. La 10<sup>e</sup> armée atteint Parcy-et-Tigny et dépasse Chouy à l'est de Noroy, la 6<sup>e</sup> armée enlève Neuilly-Saint-Front, le plateau à l'est de Monnes, les hauteurs au nord-est de Courchamps et dépasse la ligne Priez-Givry.

La situation devient grave pour les Allemands : nous sommes à deux kilomètres et demi de la route Soissons-Château-Thierry et à moins de quinze de Fère-en-Tardenois. Leurs troupes, qui ont tranché la Marne, risquent d'être prises de front par l'armée Berthelot et de flanc par l'armée Degoutte. De ce côté d'ailleurs nous avons repris Montvoisin et nous touchons Guilly. Au nord de la rivière nous sommes dans les bois du Roi et de Courton, tandis que les troupes italiennes progressent dans la région de Bouilly.

Les Allemands n'attendent pas le nouveau choc au sud de la Marne. Dans la nuit ils se retirent au nord du fleuve, abandonnant leurs gains des 15, 16 et 17 juillet.

La presse allemande qui pendant l'offensive du kronprinz avait fait naître les plus grands espoirs et les plus beaux rêves ne sait comment annoncer au peuple les revers qui accablent l'armée. Elle n'en continue pas moins cependant à tromper l'opinion publique en célébrant tous les faits du 18 et du 19 comme autant de victoires. L'agence Wolff du 20 déclare que la retraite au nord de la Marne effectuée « sans que l'ennemi se soit aperçu de rien » constitue un nouveau et magnifique fait d'armes... et ceci... La grave menace que notre armée faisait peser sur l'ennemi a enfin déclenché la contre-attaque française attendue depuis longtemps. Un communiqué officiel allemand du 19 s'exprime ainsi : « L'adversaire a vu s'effondrer toutes ses espérances et le succès ardemment souhaité a échappé au généralissime français. » Il paraît, d'après les journaux allemands, que « Foch joue sa dernière carte ».

Peut-on mentir aussi impudemment ?

Cependant l'inquiétude commence à gagner l'Allemagne du Sud, elle a des nouvelles par la Suisse, des espions lui signalent les victoires

françaises, et alors le *Journal de Munich* constate « que la France est encore bien forte, que l'Amérique dispose en France de plus d'un demi-million d'hommes, que la guerre sous-marine ne suffit pas à l'empêcher de transporter de façon incessante son matériel et ses troupes, qu'enfin l'armée anglaise est en bon état et prête à rentrer dans l'arène avec des effectifs renouvelés. Peut-être, ajoute-t-il, se passera-t-il des semaines avant que l'initiative dont Foch s'est emparé puisse lui être enlevée ».

Le désarroi qui atteint l'Allemagne du Sud se répand dans l'Allemagne du Nord. Le peuple aigri par la longueur de la guerre, ses souffrances si patiemment endurées jusqu'alors, commence à murmurer et des signes extérieurs de mécontentement se manifestent dans les grands villes. On ne croit plus à la véracité des communiqués du grand état-major allemand.

Et que se passe-t-il, pendant ce temps, sur le terrain de la lutte ?

**Château-Thierry dégagé.** — Le désespoir a gagné les rangs ennemis. Ludendorff appelle des renforts à son secours pour sauver l'armée qu'il a lancée sur les rives de la Marne. A l'aide d'une puissante artillerie il se rue sur l'armée Mangin et parvient à progresser très légèrement à l'ouest de Vauxbuin. C'est son pâle et dernier succès, car Mangin marque une nouvelle avance sur tout le reste du front. La 10<sup>e</sup> armée, de Ploisy au Plessier-Huleu, est tout près de la grande route et sa droite se trouve devant Oulchy-la-Ville, tandis qu'au sud de l'Ourcq, la 6<sup>e</sup> armée a poursuivi sa progression.

La pression des troupes franco-américaines se fait de plus en plus lourdement sentir. La rage au cœur, l'ennemi abandonne Château-Thierry : il sent la victoire lui échapper et son rêve ambitieux d'arriver à Paris s'évanouit sous les coups de l'inexorable destin. Dans la matinée du 21 juillet le général Degoutte entre dans Château-Thierry à la tête de ses troupes enthousiastes, fières des succès qu'elles viennent d'obtenir : il poursuit sa marche victorieuse ; son avance est de 10 kilomètres et, le soir, quand le soleil se couche, il est au delà de la ligne Grisolles-Epieds-Chartèves. Sur les routes, dans la plaine, on recueille des milliers de prisonniers, des caissons, des munitions que l'ennemi n'a pu emporter dans sa fuite précipitée.

Au nord de l'Ourcq, la bataille fait rage. Le général Mangin progresse en combattant. Il est devant Oulchy-le-Château, borde la route de Soissons-Château-Thierry, de Berzy-le-Sec à Hartennes et il a poussé sa gauche jusqu'au rebord oriental des plateaux au sud-ouest de Soissons.

Vaincus à l'ouest, les Allemands ne sont pas plus heureux à l'est.

En vain font-ils appel à des réserves fraîches et importantes pour maintenir leurs gains. La lutte est la plus âpre et sanglante. Français, Américains, Italiens font assaut entre eux d'énergie et de courage, ils enlèvent Saint-Euphrase, Bouilly, ils avancent dans la vallée de l'Ardre, dans les bois de Courton et du Roi. Le German recule et la victoire, violente pour ainsi dire par tant d'efforts et d'héroïsme, sourit enfin à la cause de la justice et de l'humanité.

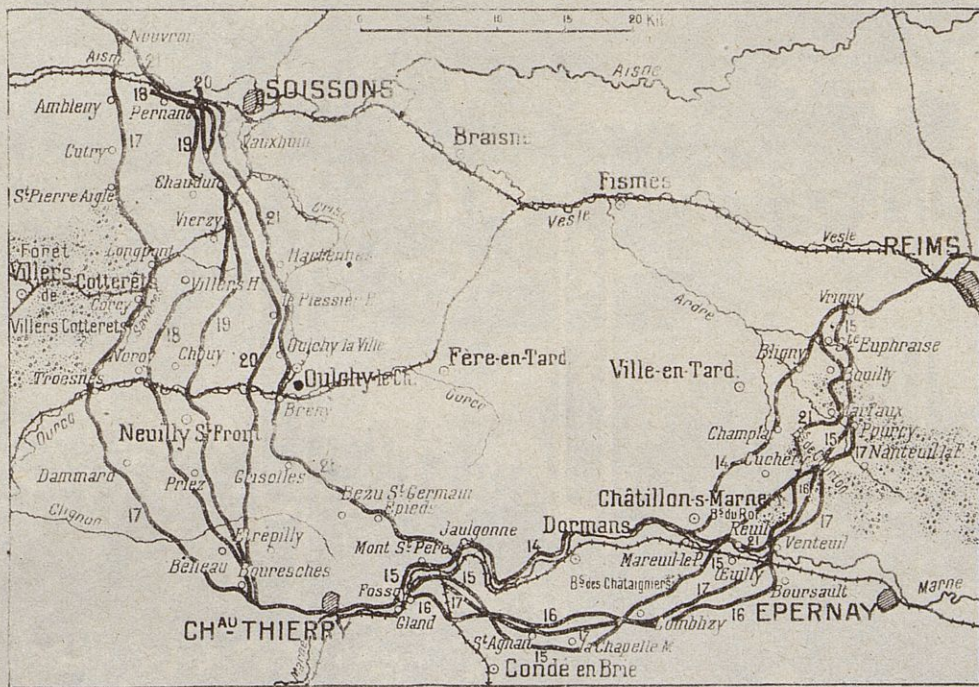
Que de magnifiques résultats obtenus pendant ces quelques jours de lutte terribles ! Sur l'immense front de 135 kilomètres qui s'étend de l'Aisne à la Marne, de la Marne à Reims et de là jusqu'à l'Argonne à travers la Champagne, les alliés — Français, Américains, Anglais, Italiens — ont battu 60 des meilleures divisions allemandes, leur ont infligé des pertes qui s'élèvent à plus

de 200.000 hommes, ont capturé plus de 20.000 prisonniers, pris 400 canons et un important matériel.

L'étoile des Allemands a pâli. Ils se retirent en hâte vers le nord. Les forêts de La Fère et de Ris sont de nouveau en notre pouvoir : la vallée de la Marne est dégagée et l'Ourcq atteint sur la totalité de son parcours.

La France respire, une aube nouvelle s'élève pleine de clarté et d'espérance, les cœurs s'ouvrent à la joie et l'admirable « poilu » français a sauvé une fois encore la patrie.

COMMANDANT PAUL CA...



L'OFFENSIVE ALLEMANDE. — LA VICTOIRE FRANÇAISE

15-22 JUILLET 1918



# NOS POILUS VICTORIEUX PASSENT SOUS L'ARC DE TRIOMPHE



Depuis cinq ans on avait attendu cette heure ; elle a sonné enfin et la glorieuse vision des armées victorieuses passant sous l'Arc de Triomphe ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui assistèrent à ce spectacle. A ceux-ci nos photographies rappelleront cette matinée radieuse de juillet où dans une acclamation formidable d'une foule qui se pressait de la porte Maillot à la place de la République défilèrent en tête les maréchaux Joffre et Foch, puis les armées alliées, puis le maréchal Pétain, et enfin nos poilus ! A ceux qui n'ont pas pu assister à cette fête triomphale elles ne pourront que donner une faible idée de ce que fut cette journée de joie, d'allégresse, de consécration de la victoire. Cette photographie a été prise au moment où les drapeaux des régiments américains viennent de passer sous l'Arc de Triomphe : ils s'inclinent devant le monument aux morts que l'on voit à droite et que le matin même on avait retiré du centre de l'Arc de Triomphe. Avant le défilé le président de la République, entouré des membres du gouvernement et des maréchaux, avait déposé une palme au pied du monument.





# ECHOS



## LE BILINGUISME DU TRAITE DE PAIX

Le Pays de France a déjà déploré, ici même, que la langue française eût cessé, au cours de la Conférence de la Paix, d'être la « langue diplomatique ». A ces regrets s'associe M. Aulard, avec l'autorité que lui confère sa double qualité de professeur et d'historien.



M. Aulard a lu le traité de Versailles, si glorieusement signé l'autre jour ; il critique le bilinguisme de ce document, et s'afflige d'avoir à constater, à ce propos, que le français n'est plus l'instrument de la diplomatie internationale.

« Nous avons perdu ce privilège. On nous l'a pris. Pris ? Non : nous l'avons livré, abandonné. Ou plutôt ceux qui parlaient pour nous l'ont dédaigné ou même ignoré. L'actuel traité est, je crois, le premier des grands traités de l'histoire contemporaine qui soit bilingue. C'est en français, et en français seulement qu'avaient été rédigés les actes de Vienne, de Francfort (oui, de Francfort !), de Berlin, de la Haye, d'Algésiras. Le traité de Versailles est en français et en anglais.

M. Aulard observe en outre, à juste titre, que le traité, à la lecture, donne l'impression d'un document traduit.

« Il ne suffit pas de dire qu'il y a un texte anglais : on sent, on devine que le texte français n'est, en beaucoup de cas, que la traduction d'un texte primitif anglais. C'est probablement en partie pour cela que le traité, en sa version française, est obscur, non peut-être que la traduction soit mauvaise, mais parce que la langue anglaise manque de précision pour exprimer certaines idées de politique internationale et de droit des gens.

Et voilà où apparaît la raison supérieure pour laquelle les diplomates d'antan avaient adopté la langue française, qui détient le record de la limpidité précise, parce qu'en elle s'incarne la clarté même dont est fait notre génie national.

## PERSHING LE SILENCIEUX

Les 3 et 4 juillet dernier, à l'occasion de l'Independence Day, le général Pershing se vit astreint à prononcer, en moins de vingt-quatre heures, trois discours.

Ce dut être pour lui un fameux « pensum ». Car ceux qui connaissent bien le général Pershing savent que l'illustre soldat est, comme beaucoup de véritables hommes de guerre, un grand silencieux.

A l'instar de Léonidas, l'éloquence qu'il prête est celle faite de laconisme. Et dans ce genre il excelle : son mot déjà célèbre : « La Fayette, nous voici ! » restera inoubliable.

## LA ROUTE DU RHONE

Le service de la navigation touristique du Rhône, qui avait été l'un des plus brillants succès du Syndicat d'Initiative de Lyon, avait été interrompu pendant la guerre.

M. Antoine Rivoire, président du Syndicat d'Initiative de Lyon, annonce qu'il reprendra l'année prochaine et que l'établissement d'un service analogue sur la Saône a été mis à l'étude.

## L'UNION SUISSE DES PAYSANS

Vers la fin de 1918, un vent de bolchevisme souffla sur la Suisse. Mais l'effort de l'internationalisme vint se briser contre une digue toute-puissante : l'Union suisse des Paysans.

Voilà ce que nous explique M. Louis Farges, ancien ministre plénipotentiaire.



Créée en 1897, l'Union suisse des Paysans est née de la nécessité pour l'agriculteur de faire entendre sa voix, concurremment avec celle du commerce et de l'industrie, en matière de politique économique en général et de politique douanière en particulier. Cette seconde institution suisse sa tâche essentielle dans l'implé-

mentation d'un organisme neuf et original, celui des Hommes de confiance, choisis parmi « les citoyens connus de tous, estimés de longue date comme des esprits justes et des cœurs droits ». — « C'est par l'action constante des Hommes de confiance, note M. Farges, action d'autant plus efficace qu'elle se tient complètement en dehors de la politique et ne s'exerce qu'en matière économique, que l'Union suisse des Paysans a vu tripler le nombre de ses adhérents des sections et augmenter dans une proportion non moins considérable celui de ses membres collaborateurs.

En maintes occasions, l'Union a témoigné d'une influence prépondérante et d'une action décisive : le nombre de ses membres, de 74.229 au début, s'élève maintenant à près de 250.000.

— A succès égal, observe M. Farges, et eu égard à la proportionnalité de la population, une association équivalente en France grouperait à peu près 3.000.000 de membres !

Quelle puissance elle aurait !

## LE PLUS ANCIEN JOURNAL DU MONDE

C'est, au dire d'un érudit anglais, la Gazette de Pékin.

Ce journal chinois — manuscrit bien entendu — fut fondé, paraît-il, en l'an 908 !!! Voilà, évidemment, qui bat tous les records !

L'assertion est-elle exacte ?

A vous, éminents sinologues, de vérifier.

## AU PAYS DE FRANCE

### LE SYSTEME D.

J'ai causé l'autre jour avec un poilu — un de ces jeunes et magnifiques poilus chez qui la guerre a développé, à un si haut degré, le goût de l'initiative et de la décision, le sens de l'action et du débrouillage... Ces gais-là seront les vaillants artisans de la renaissance française au cours des années de paix qui commencent.

La conversation — naturellement — vint à tomber sur la vie chère.

— La vie chère ? fit le poilu... Ah ! oui, certes, parlons-en !... Pendant une « perm », j'ai vu des choses renversantes !... Je prends le cas du « pinard », par exemple, du précieux « pinard ». Chez le propriétaire, il vaut de 90 à 100 francs l'hectolitre, et dans le commerce, au détail, on le vend 1 fr. 75 et 2 francs le litre ! Voilà donc une denrée qui, au cours du trajet qu'elle accomplit de la cave au propriétaire à la table du consommateur, double de prix ! C'est inadmissible, intolérable.

— Il est certain que le gouvernement devrait...

— Taratata !... Laissez-moi tranquille avec le « gouvernement » !... Allons-nous attendre indéfiniment que, de par sa grâce, les caillies nous tombent toutes rôties dans le bec ?... Pourquoi l'initiative individuelle ne viendrait-elle pas donner à l'Etat un exemple salutaire ?... Grouillons-nous la tomate, que diable ! Qu'avons-nous donc fait du fameux système, si vanté en temps de guerre et qui rendit de si éminents services ?

— Quel système ?

— Le système D., parbleu ! le seul, le vrai, l'unique !... Aux consommateurs de l'employer résolument ! Qu'ils fondent des coopératives ! Qu'ils les multiplient ! Et bientôt, sans préjudice aucun pour le commerce honnête, se produira, automatiquement, la baisse des prix ! D'ailleurs, voyez ce qu'ont demandé l'autre jour à Clemenceau les organisations syndicales de la Presse et du Livre : elles ont réclamé, instamment, des facilités pour la création de coopératives communales vendant directement au consommateur les denrées de première nécessité. La est le salut, croyez-moi.

Si vous trouvez que ce poilu a bien parlé, suivez son conseil : « Grouillez-nous la tomate ! »

## L'EX-KAISER A LA TOUR DE LONDRES

Jadis, d'après une vieille coutume, les rois d'Angleterre, pendant vingt-quatre heures, séjournaient à la Tour de Londres avant de se faire sacrer : Guillaume II, lui, y séjournera, avant de se faire juger.

Quelle condamnation prononcera contre lui le tribunal ? La pendaison ? L'exil dans quel que îlot lointain ? Il n'est pas sans intérêt de relever, à ce propos, les signes suivantes, parues dernièrement dans un journal de Sainte-Hélène, l'Helena-Observeur.

— Ce qu'on fera du kaiser ? La réponse est bientôt faite. L'impérial tyran s'est trop souvent comparé à Napoléon pour ne pas avoir désiré le plagier jusqu'au dénouement de l'épopée.

On sait que Guillaume de Hohenzollern fit imprimer et distribuer, dans les pays qu'il avait violés, des cartes postales représentant sa propre tête à côté de celle de Bonaparte. Qu'il vienne donc à Sainte-Hélène pleurer sur ses crimes. La population de l'île serait très heureuse d'ajouter à sa célébrité un chevron de plus en recevant un nouvel hôte impérial.

L'ex-kaiser à Sainte-Hélène ?... Le pâle tombeau d'Amerongen capitif au même endroit que le génial vainqueur d'Iéna ? Jamais ! Ce serait une odieuse profanation !

Et Guillaume éprouverait trop de honte à se sentir, en fin de carrière, un point commun avec Napoléon !

## L'HOMME AUX 58 LANGUES

Parler couramment cinquante-huit langues ou dialectes divers, voilà, certes, qui n'est pas banal — même en ce siècle appelé à voir fleurir la Société des Nations !

Tel est cependant, paraît-il, le cas de M. Alfredo Trombetti.

M. Trombetti est un modeste instituteur italien, qui se vit attribuer naguère le prix créé par le roi d'Italie pour récompenser l'auteur du meilleur mémoire publié sur l'étude des langues étrangères.

Devenu lecteur à l'Université de Bologne, M. Trombetti eut la bonne fortune d'être utilisé pendant la guerre dans l'ordre de ses compétences : il fut employé comme interprète, et rendit les meilleurs services.

Ce polyglotte a débuté dans la vie comme apprenti coiffeur, et circula beaucoup à travers le monde : les multiples langages dont il possède la connaissance, il se les assimila lui-même, au cours de ses voyages, par son propre effort. C'est ainsi que ce remarquable autodidacte est arrivé à s'égaliser à un de ses compatriotes, le cardinal Mezzanotte, qui, lui aussi, dit-on, parle 58 langues !

Ce qui tendrait à prouver que les Italiens ont le privilège d'une particulière aptitude au polyglottisme.



## PENSEES DE LA SEMAINE

### LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR

De M. Lloyd George (au Parlement anglais) : — Ne démobilisons pas l'esprit patriotique.

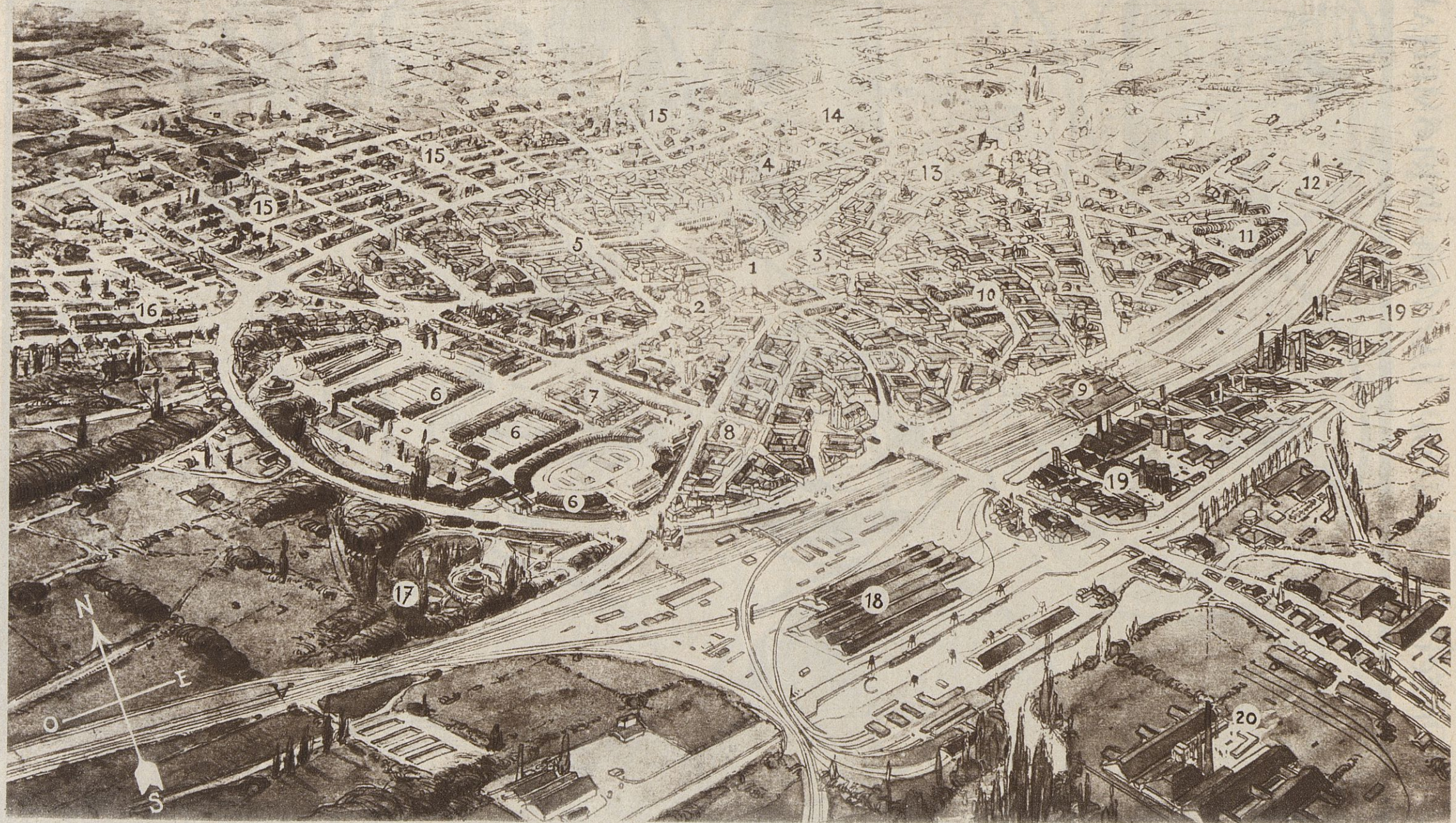
De M. Hughes, premier ministre d'Australie (déclaration faite à Londres) : — Le monde est à la veille d'une guerre commerciale sans précédent dans l'histoire.

D'Albert I<sup>er</sup>, roi des Belges (fiette à son peuple) : — L'heure est venue de faire ensemble un immense effort.

De M. Walter Berry, président de la Chambre de commerce américaine de Paris (à l'occasion de l'Independence Day) : — Désormais, quiconque ne travaille pas pour le relèvement de son pays est un embarras de la patrie.



# UNE VILLE NOUVELLE SERA ÉDIFIÉE SUR LES RUINES DE CHAUNY



LÉGENDE : 1. Eglise. — 2. Hôtel de Ville. — 3. Théâtre. — 4. Cimetière. — 5. Promenade publique. — 6. Parc des sports. — 7. Bains. — 8. Halles. — 9. Gare. — 10. Jardins. — 11. Champ de foire.  
12. Abattoirs. — 13. Cités-jardins. — 14. Ecoles professionnelles. — 15. Cité ouvrière. — 16. Hôpital. — 17. Parc. — 18. Entrepôts. — 19. Usines. — 20. Glacière. — V. Voie ferrée — C. Canal

*Chauny comptait avant la guerre onze mille habitants : la malheureuse cité a presque entièrement été détruite par les barbares. Sur ses ruines les Chaunois vont édifier une ville nouvelle. Le projet de reconstruction, que nous reproduisons, a été primé au concours ouvert par la ville de Chauny ; il est dû à M. Louis Rey ; il respecte dans ses grandes lignes la topographie primitive de la ville : le centre a été dégagé : les voies principales ont été élargies et un vaste boulevard circulaire est prévu.*



## MOTIFS DE DÉCORATION DE LA VOIE TRIOMPHALE



Ces médaillons, décorant les pylones élevés autour du rond-point des Champs-Élysées, symbolisent chacun une des victoires de la grande guerre. Sur un fond d'or des figures ailées caractérisent chaque bataille; des paysages évoquent les lieux où elles se sont livrées. Ces panneaux, composés par MM. Aubry, Georges Leroux et Tavernier, exécutés par des artistes mobilisés, ont été mis en vente au profit d'une caisse de prêts aux camarades de la Fédération.



# Un pays qui ne sait que faire de son argent

Où donc est cet Eldorado ? vont se demander nos lecteurs, dont la pensée, par contraste, va se reporter vers notre malheureux pays, appauvri, quoi qu'en ait dit M. Klotz, par cinq années de guerre ; fortement gêné, en tout cas, pour « boucler » ses premiers budgets d'après-guerre et reprendre le cours normal de son existence.

Cet Eldorado, nous ne le cacherons pas plus longtemps, c'est aux Etats-Unis qu'il se trouve, mais, pour dissiper aussitôt toute envie d'aller l'habiter, nous nous empresserons de dire que si c'est un avantage de s'être fait les « nourrisseurs » du monde, le profit a été pour quelques-uns seulement et la peine pour la collectivité.

Exporter le blé, le fourrage, la viande, etc., sans compter les automobiles, les canons et les munitions, a bien créé un grand nombre de fortunes nouvelles, dont nous parlerons plus loin, mais a fait également monter le coût de la vie dans des proportions presque aussi fortes que dans la vieille Europe.

C'est ainsi que, de 1913 à 1918, on a enregistré une augmentation de 206 % sur les produits agricoles (végétaux) ; de 246 % sur les produits agricoles (minéraux) ; de 147 % sur les produits forestiers ; de 263 % sur les produits miniers ; de 350 % sur les pêcheries ; soit au total de 225 % en moyenne.

La morale de l'histoire, c'est donc que l'on aurait tort d'abandonner la France pour les Etats-Unis, avec l'idée qu'il y ferait meilleur vivre.

Mais si nous quittons ce côté particulier de la question, qui a cependant son intérêt, — car on vit de bonne soupe, et non de beau langage, a dit le bonhomme Chrysale, — nous verrons que le titre de notre article est exact et que ce pays, par suite de la guerre, est véritablement devenu trop riche, à ne savoir comment employer son argent.

Or, à quoi tiennent les choses ? Si la guerre n'avait duré que quelques mois, c'est tout le contraire qui se fût produit et les Etats-Unis ne seraient peut-être pas encore sortis des graves complications économiques et financières contre lesquelles il leur fallut se débattre pendant les derniers mois de 1914.

C'est que jusqu'à la grande conflagration européenne, en dépit des centaines de millions que brassaient ses hommes d'affaires, les Etats-Unis ne parvenaient pas à équilibrer leur balance commerciale, et l'on estime à 500 millions de dollars environ leur déficit annuel, provenant principalement des dépenses faites par leurs touristes et aussi des sommes qu'ils étaient obligés de payer aux marines marchan-



M. SCHWAB, Directeur de la Bethlehem.

des étrangères pour le transport de leurs marchandises.

Quand la guerre éclata, l'Angleterre et la France, envers lesquelles ils se trouvaient le plus fortement endettés, s'empressèrent naturellement de recouvrer leurs créances à court terme, et le premier de ces pays créa même à Ottawa (Canada) une succursale de la Banque d'Angleterre chargée de centraliser tout l'or dû par l'Amérique du Nord et du Sud.

Il en résulta pour les Etats-Unis une gêne considérable, suivie d'une crise d'une extrême violence, car la réforme monétaire et bancaire, votée en 1913, n'était pas encore appliquée, et il n'existait pas d'organisme centralisateur — tel que la Banque de France chez nous — capable de venir au secours du commerce.

La face des choses ne tarda pas d'ailleurs à changer. La conduite de la guerre prit une tournure inattendue ; les opérations s'immobilisèrent, et il devint évident à ceux qui en avaient la responsabilité que patience et longueur de temps seraient nécessaires pour la mener à bonne fin. Comme toutes les forces vives des nations belligérantes se trouvaient engagées dans la lutte, il fallut recourir aux neutres pour des approvisionnements de toute sorte, et comme les Etats-Unis étaient le plus riche, le plus puissant, le mieux organisé de tous, c'est vers ce pays surtout qu'affluèrent les commandes.

En moins d'un an, les nations de l'Entente lui passèrent pour plus de sept milliards et demi de francs de commandes de matériel des plus divers, de fournitures de médicaments, de produits chimiques, de blé, de viande, etc. Avec l'esprit réalisateur qu'on leur connaît, les Américains ne tardèrent pas à se rendre compte du caractère de la guerre, dont ils avaient eu un exemple dans leur propre histoire : la guerre de Sécession s'était ainsi immobilisée et n'avait pas duré moins de six ans. Ils n'hésitèrent donc pas à agrandir considérablement leurs anciennes usines, à en bâtir de nouvelles.

Les bénéfices vinrent en proportion de l'effort fait. D'un exercice à l'autre, on vit ceux du Trust de l'Acier passer de 225 millions de francs à 1.220 millions, non compris certains dividendes distribués à certains revenus du portefeuille, de sorte que l'augmentation ressortait à tout près de 400 % ; ceux de la Bethlehem Steel s'accrochèrent de 235 % ; ceux de l'Anaconda Copper de 210 % ; ceux de la Westinghouse Electric de

350 %. L'American Locomotive Co battit tous les records avec le chiffre de 900 %.

Si cette activité prodigieuse ne s'est traduite pour la masse, comme nous le notions au début, que par une aggravation du coût de la vie, elle n'en a pas moins été fructueuse pour un grand nombre d'intermédiaires, de courtiers, de spéculateurs, et d'après une statistique récente, les Etats-Unis compteraient depuis 1914 dix-sept mille millionnaires de plus, c'est-à-dire de personnes disposant du million de dollars. A noter que la plupart des fortunes nouvelles proviennent des « bébés de la guerre », — c'est ainsi que l'on nomme là-bas les sociétés qui furent créées pour ravitailler les alliés, — ou plus simplement des différences de Bourse.

Ce serait une erreur de croire, cependant, que l'industrie des villes ait été seule à bénéficier de ce prodigieux enrichissement. L'agriculture en a profité tout aussi largement. En effet, par suite de la fermeture des Dardanelles, l'Entente fut obligée de demander toujours plus de blé aux Etats-Unis, à des prix si rémunérateurs pour les fermiers que ceux-ci n'hésitèrent pas à ensemer des étendues de terre beaucoup plus grandes que par le passé. Pendant la première année de la guerre les Etats-Unis vendirent à l'Europe 317 millions de boisseaux de blé pour une somme totale dépassant 407 millions de dollars. L'année suivante, la récolte dépassa le milliard de boisseaux, et cette année la récolte sera encore plus belle.

Pour donner une idée des bénéfices réalisés par les Etats-Unis avec les produits de la terre, il nous suffira d'indiquer qu'avant la guerre ils exportaient annuellement une centaine de millions de boisseaux de blé ; qu'ils en ont exporté depuis une moyenne de 335 millions, à un prix double de celui du temps normal, et que, cette année, ce dernier chiffre sera dépassé d'une centaine de millions encore.

De sorte que tout l'or que l'Angleterre et que la France avaient retiré de l'Amérique en a repris le chemin, augmenté d'un stock considérable, et que, de nation débitrice, les Etats-Unis sont devenus nation créancière, pour de très fortes sommes même, car l'on n'évalue pas à moins de 50 milliards le total des titres de toute nature que les capitalistes américains ont pu faire revenir d'Europe, et le total des prêts consentis par les Etats-Unis aux gouvernements de l'Entente dépasse 45 milliards de francs.

Cet excès de richesses ne va d'ailleurs pas sans inconvénient. Il a eu pour première conséquence une dépréciation de la valeur de l'or ainsi qu'une augmentation parallèle des prix, dont nous avons dit quelques mots plus haut, et cette hausse des prix, comme toujours en pareil cas, menace à son tour d'entraver les achats de l'étranger, qui s'arrêtera devant le coût excessif des marchandises.

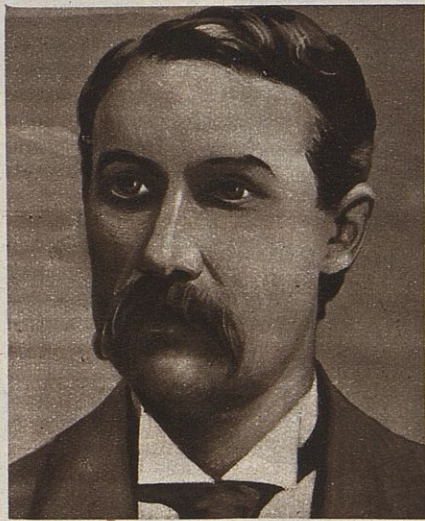
Les Etats-Unis sont donc bien devenus trop riches, et la question de savoir comment employer les stocks d'or accumulés est l'une de celles qui passionnent le plus l'opinion ; en ce moment, de l'autre côté de l'Atlantique, M. George Roberts, assistant au président de la National City Bank, ne voit qu'une solution : « Prêter, dit-il, prêter, prêter... devenir un pays prêteur jusqu'à ce que l'équilibre se rétablisse. »

C'est ce qui va se produire ; nous allons voir les Etats-Unis poursuivre, avec l'aide du dieu dollar, la conquête des marchés de l'ancien et du nouveau continent et, à la faveur de leur extraordinaire enrichissement, essayer de déplacer l'axe financier du monde qui avait mis des milliers d'années à passer des bords de l'Euphrate aux bords de la Tamise et de la Seine, — selon la parole de John Hay en 1902, — mais qui, par suite du cataclysme sans précédent que fut la grande guerre de 1914, aura peut-être mis moins d'un lustre à gagner les bords de l'Hudson. Encore que Londres, particulièrement visée, n'ait pas dit son dernier mot et que cette place financière déploiera certainement toutes les ressources de son habileté et de son énergie pour défendre une suprématie que personne ne lui contestait avant la guerre.

Mais la lutte sera dure, et, forts de leur or, les Etats-Unis ont déjà enregistré quelques succès. C'est ainsi que la traite exprimée en dollars, qui n'existait pas dans les règlements entre les Etats-Unis et l'étranger, a déjà remplacé, en beaucoup d'endroits, la traite exprimée en livres sterling ; que les grandes banques américaines délivrent maintenant à leur clientèle des lettres de crédit libellées en dollars ; que le gouvernement chilien lui-même a accepté que le solde créditeur de ses exportations de nitrate fût réglé en dollars, et à New-York directement.

De cet effort légitime des Etats-Unis, nous n'aurons garde de conclure, comme de méchantes langues l'ont prétendu, que « l'Amérique est un portemonnaie ambitieux ». C'est une accusation contre laquelle nos alliés s'élèvent avec juste raison, car ils nous ont prouvé en maintes circonstances qu'ils savaient unir le sentiment à l'intérêt.

JEAN CAROLLES.



M. GEORGE ROBERTS.



## LE RETOUR DES TROUPES DE LONDRES



Les régiments du district de Londres sont rentrés dans la capitale du Royaume-Uni il y a quelques jours : la population leur a fait un accueil enthousiaste. La photographie du haut de la page représente l'infanterie passant devant le palais de Buckingham : sur une estrade le roi et la reine applaudissent ces vaillants régiments qui se sont couverts de gloire en de nombreux combats dans les Flandres et sur la Somme. En bas, une vue d'ensemble du défilé des troupes.



# Un Jour viendra

**ARYS**

3, Rue de la Paix, 3

**PARIS**
**Parfum d'Arys**

troublant

captivant

pénétrant


 Le flacon  
Fco 33 fr.

 Le flacon-  
réclame  
Fco 16 fr. 50

 Toutes Parfumeries  
et Grands Magasins

 Envoi fco sur demande du Carnet  
de Beauté du D<sup>r</sup> REYMONDON

Bouquets :

 Parlez-lui de moi  
Premier Cui  
Rose sans fin  
L'Anneau merveilleux  
L'Amour dans le Cœur  
Fco 38 fr. 50

Le flacon-réclame fco 16 fr. 50

Extraits

 Œillet, Rose, Mimosa  
Violette, Jasmur, Cyclamen  
Lilas, Muguet, Chypre  
Fco 25 fr.

Le flacon-réclame fco 13 fr. 50

## NOS CONCOURS



### Des chiffres !

## La POCHETTE SURPRISE

du "PAYS DE FRANCE"

 1.930 Pochettes représentant une valeur totale de ... **21.270 fr.**

 39 Pochettes représentant les prix espèces d'une valeur de ...  
..... ont été attribuées ..... **2.250 fr.**

 Il reste donc à distribuer en prix divers **23.730 fr.**  
3.131 Pochettes d'une valeur de

 et en prix espèces dont un prix de Mille francs non attribué ... **2.750 fr.**

 TOTAL ... .. **50.000 fr.**

 DEMANDEZ TOUS LES MOIS UNE POCHETTE  
IL Y A ENCORE 5 SÉRIES QUI DOIVENT PARAÎTRE

## CONCOURS N° 52

\*\*\*

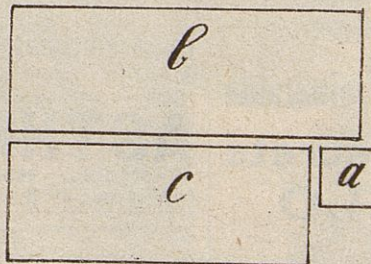
### UN CARRÉ

Voulez-vous essayer, avec ces trois figures géométriques, de couvrir une surface carrée 25 fois plus grande que la figure A ?

Il faut pour cela découper en plusieurs morceaux les figures B et C et, ceci fait, reconstituer avec ces morceaux un carré.

Les morceaux ne devront pas excéder, y compris le carré A, le nombre 9 et les figures B et C devront être seulement découpées en 4 parties égales.

Comment vous y prendrez-vous pour cela ?



Combien recevrons-nous de réponses justes pour ce Concours ?

 LES SOLUTIONS SERONT REÇUES JUSQU'AU 9 AOÛT  
ET LES RÉSULTATS PUBLIÉS DANS NOTRE NUMÉRO DU 6 SEPTEMBRE

#### LISTE DES PRIX

1 <sup>er</sup> Prix...	40 Francs en espèces
2 <sup>e</sup> »	20 »
3 <sup>e</sup> au 10 <sup>e</sup> Prix	5 »

Pochette Surprise

**BON N° 3**

 8<sup>e</sup> Série

 A découper et à coller  
sur le  
Bulletin de demande.

**CONCOURS N° 52**
**BON DE CONCOURS**

A découper et à coller sur la feuille de concours



## CONFECTIONNEZ VOUS-MÊMES VOS IMPERMÉABLES



POUR  
MESSIEURS, DAMES,  
ENFANTS,  
CIVILS & MILITAIRES  
et réalisez ainsi  
une économie de 75 à 100 %

Nous vous fournirons  
**GRATUITEMENT**  
la marche à suivre, les  
matériaux nécessaires pour  
établir vous-mêmes et sans  
la **MOINDRE DIFFICULTÉ**,  
sans connaissance spéciale,  
n'importe quelle sorte d'im-  
perméable, du plus sobre  
au plus élégant.

Dans votre intérêt,  
écrivez-nous.

C'est une intéressante  
**INNOVATION**

Nous pouvons livrer  
TOUTES SORTES DE  
Tissus Imperméables  
dans des  
conditions exceptionnelles



**VÊTEMENTS IMPERMÉABLES**  
TOUT FAITS ET SUR MESURE

**LE PLUS GRAND CHOIX — LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ**

Catalogue — Planches illustrées  
Liasses d'échantillons, gratis et franco

**Etablissements "NEW AMERICA"**  
**VILLEFRANCHE-sur-MER (Alpes-Maritimes)**  
AGENTS DEMANDÉS PARTOUT

## Etablissements Adolphe BERNARD

Cette Société émet 10.000 bons 6 % de 500 francs, net d'impôts présents et futurs, remboursables au pair en dix années, à partir du 15 juillet 1924. L'intérêt annuel de 30 francs est payable par moitié les 15 janvier et 15 juillet, à dater du 15 janvier 1920. On souscrit à 490 francs par titre à la BANQUE PRIVÉE, 30, rue Laffitte, à la SOCIÉTÉ CENTRALE DES BANQUES DE PROVINCE, 41, rue Cambon, dans toutes leurs succursales et agences et chez tous les banquiers membres du Syndicat des Banques de Province.

Notice au Bulletin des Annonces légales du 23 juin 1919.

## On n'imité pas l'inimitable Rasoir de sûreté APOLLO

Breveté

Le seul dont la lame est à tranchants courbes  
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES  
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros: SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRE  
31, rue Pastourelle, Paris



### Chenil Français

CHIENS POLICIERS  
et de luxe toutes races  
Expéditions d'un pays  
PENSION & DRESSAGE  
7, rue Victor-Hugo  
CHARENTON (Seine)  
Téléphone 53

Maison de Vente: 25, RUE DUPHOT, PARIS

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE  
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT  
Montrez cette annonce à votre pharmacien  
**ASTHME** Toutes  
oppressions  
EMPHYSEME — BRONCHITE CHRONIQUE  
P<sup>re</sup> boîte d'essai grat<sup>te</sup>: 26, Grand Rue, Louvres (S.-&-O.).

POUR SUIVRE LES  
PRÉLIMINAIRES  
DE PAIX

Achetez

## L'ATLAS DE GUERRE

Édité par le PAYS DE FRANCE

**56 Cartes**  
**1 Franc**

Franco: 1 Fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE  
et chez tous les libraires et marchands de journaux

DOCTEUR LUCIEN-GRAUX

## Les fausses Nouvelles de la Grande Guerre

Le quatrième volume vient de paraître. Tous ceux qui veulent connaître les coulisses de l'histoire liront ce livre bourré de faits et d'anecdotes et rétablissant la vérité souvent méconnue ou censurée. Le succès si vif des premiers volumes attend ce remarquable ouvrage, indispensable à la parfaite connaissance du grand drame mondial.

Les 4 volumes parus, in-16, 24 fr.

## Les Yeux du Mort

Tragique et gai, débordant d'observations, tout vibrant d'une écriture colorée, artiste et soucieuse du pur langage de France, voilà un livre, vibrant et sain où le Docteur LUCIEN-GRAUX présente une fresque d'humanité héroïque en une suite d'épisodes saisissants. C'est une œuvre de force et de vérité où s'affirme avec un éclat nouveau un talent bien français.

Un volume, in-16, 4 fr. 50.

## Le Mouton rouge

CONTES DE GUERRE

Un volume, in-18, 4 fr. 50.

Chez tous les Libraires  
et à l'Edition Française Illustrée  
30, rue de Provence, PARIS

## MALADIES de FEMME



Exiger ce portrait

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

## JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY se trouve dans toutes les pharmacies, 5 fr. le flacon; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, franco contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

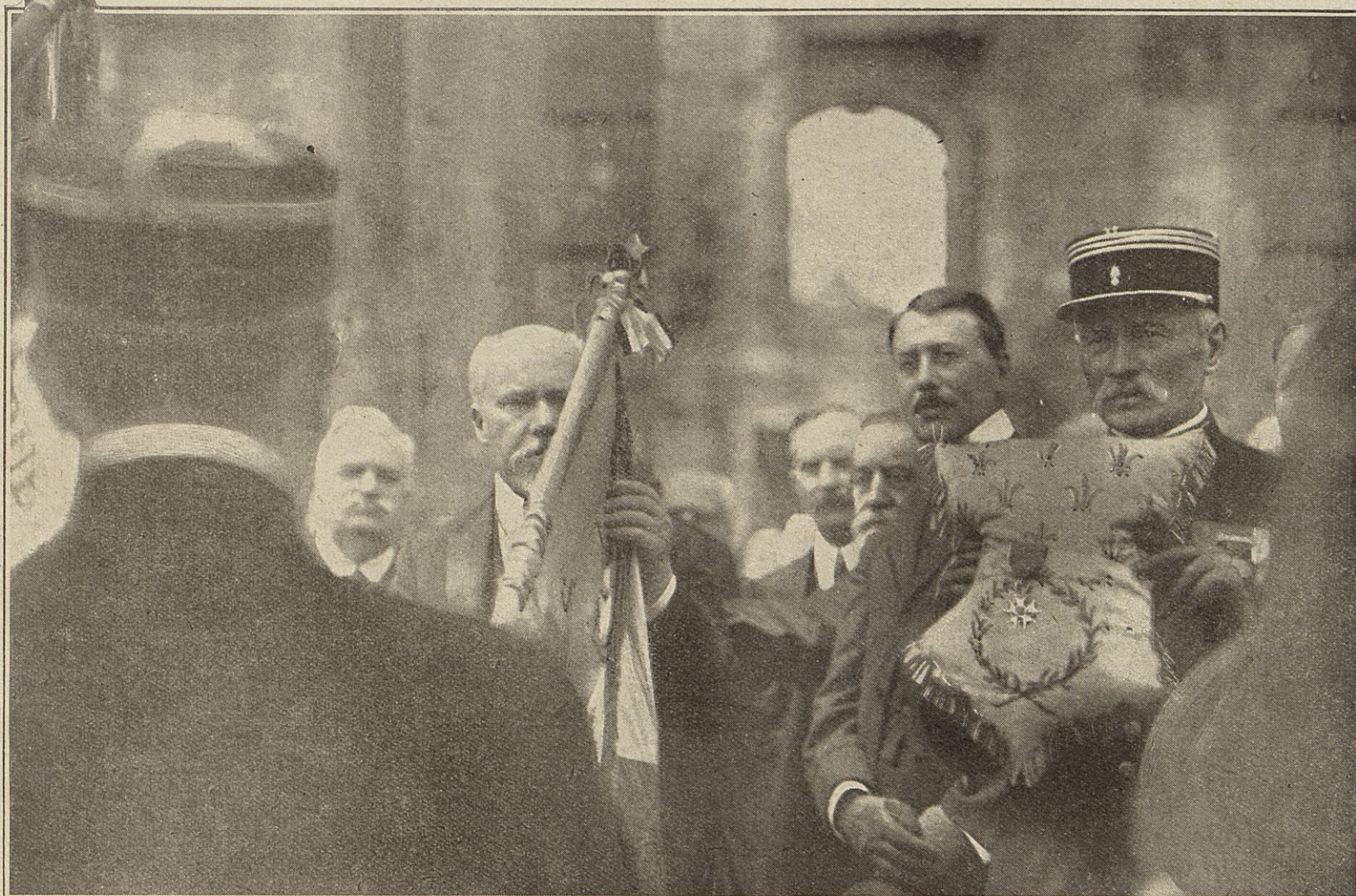
Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY  
avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits.)



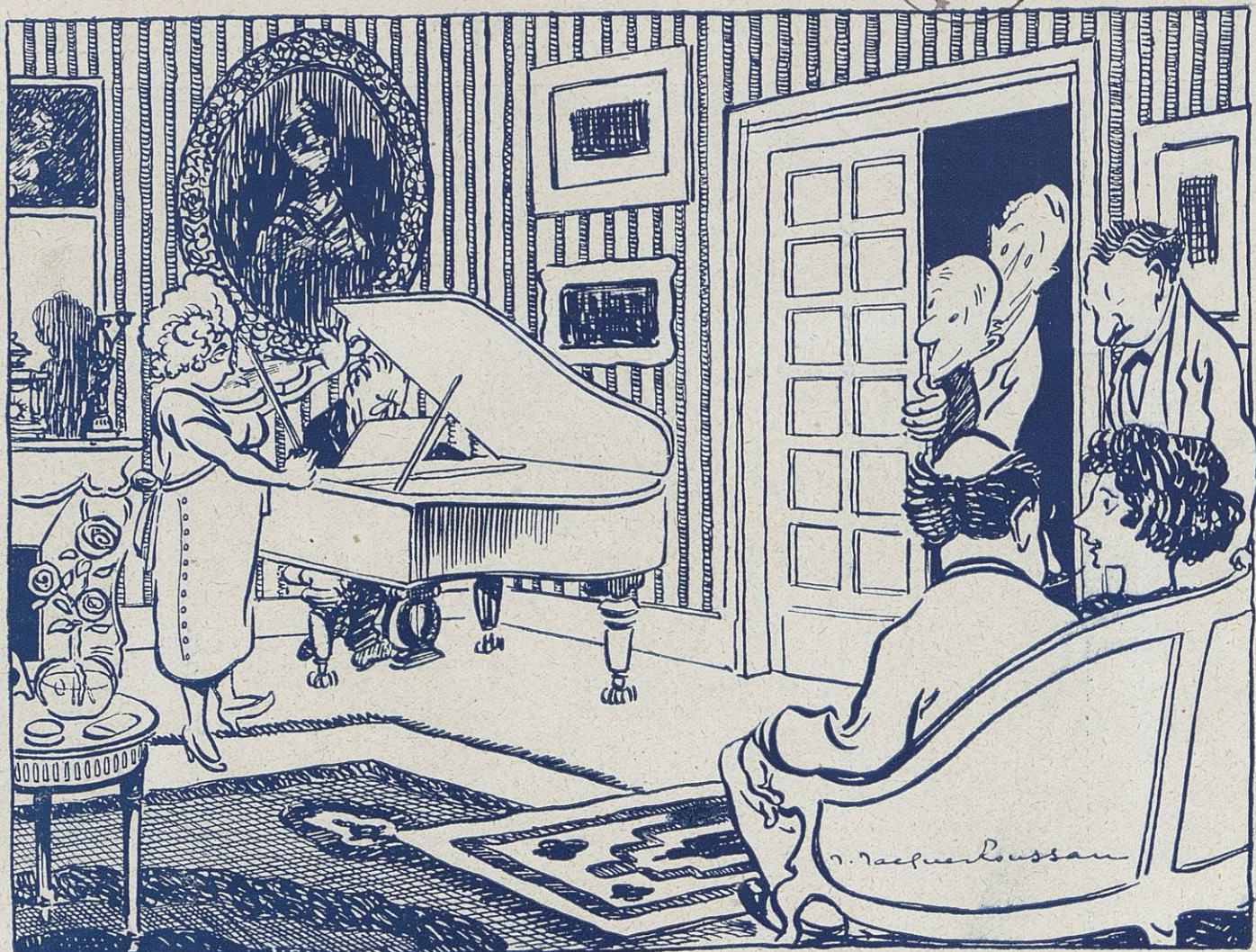
## LA VILLE DE REIMS REÇOIT LA LÉGION D'HONNEUR



(Cl. de l'envoyé spécial du Pays de France.)

Le 6 juillet, le président de la République a remis la croix de la Légion d'honneur à la ville de Reims. La photographie du bas de la page représente M. Poincaré prononçant le discours dans lequel il a affirmé la volonté du gouvernement d'aider au relèvement des régions dévastées ; dans ce cadre douloureux de ruines il venait d'épingler la croix sur un coussin brodé aux armes de Reims. En haut, M. Poincaré décore le drapeau de la compagnie des sapeurs-pompiers.





MUSIQUE...

- Elle devrait abandonner le violon et jouer du trombone...
- Et pourquoi cela, mon Dieu?...
- Parce qu'elle a les yeux en coulisse.



CHEZ LE DOCTEUR

- C'est très curieux, je vois une place blanche...
- Non, mais, vous n'allez tout de même pas me faire croire que j'ai avalé le Moulin Rouge!